

le papier, par cette transformation, n'a rien perdu ni gagné; le changement survenu est purement intérieur. La composition du papier présente, sur 100 parties,

43,8 de charbon,  
6,2 d'hydrogène,  
50 d'oxygène;

or c'est précisément la même composition qu'on trouve dans le parchemin végétal. Par conséquent la transformation est un effet d'arrangement moléculaire produit sous l'influence de l'acide sulfurique, qui semble n'agir que par sa présence.

Puisque le papier parchemin ne contient pas d'azote, il est moins exposé à la putréfaction que le parchemin animal, et probablement aussi sera moins sujet aux attaques des insectes.

Cette circonstance le rend d'autant plus précieux qu'il peut recevoir également bien l'encre d'imprimerie, l'encre ordinaire, les couleurs à l'huile et les couleurs à l'eau. Ainsi, propre aux artistes et aux amateurs, il pourra encore servir, au lieu du parchemin ordinaire, pour les documents légaux, sans compter que son bon marché permettra d'en faire usage pour les livres de comptes et autres ouvrages importants qui exigent un papier fort solide. Son inaltérabilité à l'humidité le rendra très-précieux pour les enveloppes de lettres et les cartouches; les architectes et les ingénieurs s'en trouveront bien pour la fabrication des cartes et des plans destinés à être un peu maltraités par un usage fréquent. On pourra, pour la même raison, en faire des livres d'école beaucoup plus solides que ceux qu'on place maintenant entre les mains des enfants. On parle même de s'en servir pour la reliure. . . . Je m'arrête, car si je continuais je craindrais que la Société Typographique, éblouie par toutes ces belles qualités, ne fit des dépenses extravagantes pour imprimer l'*Abeille* sur du parchemin. — Mais n'avais-je pas raison de voir dans le papier parchemin un terrible concurrent pour le parchemin animal?

O. U. I.

## L'ABEILLE.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC, 22 MARS 1860.

! Trop gratter cuit,  
Trop parler nuit.

Voilà, chers confrères, un joli petit proverbe dont vous ne connaissez peut-être pas l'origine; l'histoire en est courte elle renferme une morale, je m'en vais vous la conter.

Deux commères vivaient en paix. — Je proteste, en passant, contre cette habitude

ou l'on est de faire rouler toutes les histoires sur le compte des commères; il y a une foule d'autres personnages qui sont pour le moins aussi dignes qu'elles d'être mis en scène: je connais, par exemple, certains commères à propos de qui on en pourrait conter de belles, mais enfin. Deux commères vivaient en paix, et s'aimaient de cet amour tendre qui permet de se faire réciproquement force protestations en face pour mieux prendre sa revanche en arrière. Un nuage pourtant troublait le ciel bleu de leur amitié; — un nuage, cela s'entend; — c'était un poulet. Un poulet! mais comment un poulet pourrait-il troubler l'amitié de deux commères? Hé, mon cher, il faut souvent bien moins que cela, non seulement pour troubler, mais pour rompre l'alliance la mieux nouée, on connaît l'histoire de Trissotin et de Vadins, et d'ailleurs vous jugerez vous-mêmes par ce que vous allez entendre

L'un des personnages était propriétaire du dit poulet; l'autre cultivait un petit jardin, vrai bijou en fait de fleurs, de parterres, &c. Or, le poulet attiré, s'il faut en croire certains philosophes, par des molécules, s'y introduisait tous les matins, et faisait un beau dégât dans le quartier. La concierge de se plaindre: “ Garantisiez votre jardin, répondait Magdelaine, en haussant les épaules, mon poulet n'y entrerait pas s'il n'avait pas d'en belle. ” La concierge répliquait; Magdelaine soutenait sa réputation de bonne langue, on sait tout ce qui se dit en pareille circonstance; bref, l'horizon s'assombrissait davantage, à mesure que ces escarmouches devenaient plus fréquentes, et une rupture complète était presque imminente.

Enfin la jardinière à qui la perspective d'une longue suite de débats ne souriait guère, résolut de couper le mal dans sa racine. — avis à ceux qui ne veulent jamais remonter à la source de leurs querelles. — “ Maintenant, fit-elle, en mettant le poulet au pot, après lui avoir dûment tordu le cou, ma voisine et moi nous vivrons en paix, et j'aurai à moi seule le profit de mes légumes. ” Je ne sais pas au juste s'il n'entraît pas un peu de malice dans cette action; car étant sortie incontinent, elle rencontra Magdelaine, et lui dit en hochant la tête: “ Trop gratter cuit, ” et continua de s'acheminer vers l'église.

Imaginez vous que celle-ci comprit, comme par intuition, ce qui était; aussi vous pouvez penser si elle profita de l'absence de son amie, pour courir vite chez elle et enlever le poulet qui mitonnait paisiblement sur le feu: ce fut l'affaire d'un instant, et quand la jardinière passa à son retour, Magdelaine était à la fenêtre pour lui dire, “ Trop parler nuit. ” Pour le coup cette dernière fut intriguée, et elle ne comprit le sens de ces paroles que lorsqu'elle fut revenue au logis, et qu'elle eut constaté le vide que le départ du poulet laissait dans son pot-au-feu.

Et alors, dit-on, elle eut regret d'avoir énoncé son sophisme avant d'en avoir digéré le sujet; en d'autres termes, elle trouva mauvais d'avoir parlé sans réflexion, ce qui revient à trop parler.

Quant à la vérité de la première partie de ce proverbe, le triste sort du poulet le prouve à l'évidence; pour ce qui regarde

la seconde, elle est presque devenue banale. Il n'est personne, en effet, qui n'ait eu occasion de regretter une parole lancée au hasard, et qui a eu une portée plus grande qu'on ne se l'était d'abord imaginé. Que de fois on entend dire: “ Ah! si je tenais cette parole, elle ne m'échapperait plus. ”

Un seul mot peut causer un dommage immense; ce fut un mot échappé à Henri II, qui souilla la mémoire de ce prince du meurtre de St. Thomas; un mot irréflecti chassa Boabdil de l'Alhambra; un mot peut trahir un ami, un mot peut faire perdre une fortune; un mot enfin peut vous mettre dans la position la plus gênante ou la plus ridicule qu'il soit possible d'imaginer, et ici je me fonde sur ma propre expérience. Je me suis tellement compromis, il y a quelque temps, par un simple jugement prononcé sans réflexion, que je crois pouvoir promettre à quiconque voudra enregistrer ma promesse, qu'à l'exception de ce qui échappera à la fragilité humaine, je ne hasarderai jamais une opinion sans avoir d'abord pensé à ce qui pourra s'en suivre. Le trait n'est pas totalement dépourvu d'intérêt, et puisque nous sommes en frais de conter, je vais le rapporter pour l'édification de tout le monde.

Je fus l'autre jour introduit en chambre (c'est-à-dire dans les galeries) par un homme d'esprit, apparemment versé dans les affaires du Conseil; il connaissait tous les membres, dans la revue qu'il m'en fit, je trouvai ses remarques parfois si spirituelles, que je serais tenté de les reproduire, si la critique ne m'était pas complètement défendue. Il me donna encore son adresse, me promit d'avoir toujours une place à ma disposition, et fut enfin, à tous égards, charmant de politesse et de bonté. Vous n'auriez pas voulu jeter l'insulte à la face d'un pareil homme, n'est-ce pas?... mais n'anticipons pas.

Nous étions à causer, moi surtout à écouter, lorsque notre attention fut attirée par un honorable qui demanda la parole à l'Orateur. C'était un de ces hommes qui semblent prendre à tâche d'ennuyer leurs auditeurs, et qui réussissent toujours si bien; il avait pour lui un assez bel organe, mais sur le reste, Alceste l'aurait immanquablement trouvé pendable. Je regardai mon ami; il avait un sourire sur les lèvres, et voulant provoquer de sa part une répartie malicieuse, je lui dis: “ Celui-là ne laissera pas l'éloquence en héritage à ses neveux: dites-moi, de grâce, le nom de ce Clairon. ” — Il me serait, je vous l'assure, chers confrères, impossible d'analyser mes sentiments, lorsque le jeune homme se tournant vers moi, me répondit froidement: “ Monsieur, c'est mon père. ” Je crois avoir souhaité que les murs s'écroulassent, ou du moins que quelque grand accident arrivât, afin d'occuper son attention et me laisser m'esquiver; mais rien ne s'en suivit, et après avoir balbutié quelque excuse, je partis en formant la résolution mentionnée ci-dessus.

Ainsi donc, vu toutes ces considérations, et une foule d'autres, je crois qu'il serait au moins prudent de suivre l'avis de je ne me rappelle plus quel sage, savoir: que l'on doit tourner la langue sept fois dans sa bouche avant de proférer une parole. A la vérité l'accomplissement litté-